

PRÉFACE

Ce livre de Guillermo Bonfil Batalla, ici disponible pour la première fois en français, est de ceux qui marquent leur temps. Publié en 1987, *México profundo* fait depuis régulièrement l'objet de rééditions au Mexique. Quand j'arrivais à Oaxaca, encore vibrante de l'insurrection de 2006, ce titre revenait dans les discussions avec les *compañeros* – à ce moment-là, la dernière édition en date était épuisée et le texte circulait sous forme de photocopies, tel un samizdat. Les analyses avancées avec audace à la fin des années 1980 par Bonfil Batalla étaient devenues vingt ans plus tard l'apanage de toute une génération de jeunes, indigènes ou métis, que les reflets du *México imaginario* ne faisaient plus rêver.

Les années 1980 furent une décennie de maturation. La *guerre sale* s'était terminée en 1978. Les mouvements de guérillas, tant urbaines que rurales, avaient tous été anéantis par une répression militaire et policière digne des dictatures d'Amérique du Sud. Une génération entière avait été broyée. Un changement de paradigme s'opérait, en silence et dans la pénombre. Il restait imperceptible à quiconque continuait d'observer le pays du point de vue du Mexique imaginaire. Dans la Sierra Norte de Oaxaca naissait le mouvement de la *comunalidad*, et dans la forêt lacandone au Chiapas se formait en 1984 l'Armée zapatiste de libération nationale. Le modèle des guérillas organisées verticalement, avec des métis au sommet et des indigènes à la base, était désormais épuisé. Il est peu probable que Bonfil Batalla ait eu connaissance de ces mouvements, mais la thèse centrale de son livre allait nourrir ceux et celles qui, loin d'avoir renoncé à la lutte, entreprenaient de la reconstruire à partir du Mexique profond, celui des peuples indigènes.

La thèse de Bonfil Batalla est simple: il existe deux pays au Mexique, le pays imaginaire et le pays profond. Le premier domine tous les aspects de la vie publique et a refoulé le second dans les limbes de l'histoire. Le Mexique imaginaire ne cesse de se projeter dans un futur fantasmagorique tandis que le Mexique profond porte la mémoire de cinq siècles de révoltes et de répressions. L'horizon historique de ce livre est donc celui d'un conflit séculaire entre deux pans de la réalité. Son horizon géographique est celui du Mexique entier, du rio Grande del Norte au rio Usumancita, de la mer des Caraïbes au golfe de Californie.

La rédaction de *Mexique profond* dura de mai 1985 à avril 1987. Bonfil Batalla travaillait alors au Centre d'enquêtes et d'études supérieures d'anthropologie sociale, ce qui n'empêcha pas ce livre de prendre ses distances avec l'enquête anthropologique, qui se limite à l'étude exhaustive d'une ethnie sans jamais se hisser au-delà – à moins de tomber dans l'analyse structurelle, ce qui est encore pire. Non qu'il ait négligé le fameux terrain cher aux enquêteurs: on n'écrit pas un tel ouvrage sans avoir parcouru le pays profond.

Le reproche a souvent été fait aux études anthropologiques de figer les mondes qu'elles étudient, d'oblitérer les évolutions internes et les adaptations aux forces extérieures qui leur donnent cette forme sous laquelle l'enquête les a trouvés. Bonfil Batalla s'efforce au contraire de restituer ces mondes dans un devenir historique. L'auteur aborde ces peuples dans la dynamique globale qui leur a tracé un destin commun. Si c'est évidemment l'expérience commune de la colonisation et de l'exploitation qui fonde cette unité, celle-ci ne transcende aucunement la diversité ethnique de ces peuples. Bien au contraire, cette diversité présente, face au rouleau-compresseur de l'homologation nationale, une puissance politique que l'auteur reconnaît. Alors que l'ethnographie et l'anthropologie s'étaient contentées d'amasser des éléments d'information en s'interdisant d'en avoir l'emploi, Bonfil Batalla réalise une magistrale synthèse de tout ce matériel en le plaçant dans une perspective politique, refusant de se cacher derrière la prétendue neutralité de l'observateur.

L'auteur commence par établir clairement que la domination coloniale n'a pas cessé mais qu'elle a seulement évolué dans ses modalités. L'indépendance du pays consolida le pouvoir d'une élite d'origine occidentale qui, n'ayant d'autre horizon que le droit de propriété privée, allait s'efforcer d'anéantir la communalité de la terre propre aux peuples indigènes. Avec les lois

libérales des années 1850 commença une enclosure qui devait générer un prolétariat sans feu ni lieu condamné au péonage puis au salariat. Le Mexique imaginaire s'est toujours nourri du sang et de la sueur de cette main-d'œuvre indigène, dans les mines du Sonora ou dans les champs de sisal du Yucatán avant la Révolution, dans les usines de Ciudad Juarez ou les champs de tomates du Sinaloa à présent¹.

L'auteur règle ensuite son compte à l'un des principaux mensonges fondateurs du Mexique imaginaire, celui d'un pays qui serait essentiellement métis, né de la fusion harmonieuse entre peuples originaires et Européens. S'il admet qu'un certain métissage s'est effectivement opéré au cours des siècles Bonfil Batalla montre que le terme de *mestizo* s'étend bien au-delà de qui est né de ces unions mixtes. Et de fait il est frappant de reconnaître les mêmes visages dans les communautés indigènes et dans les colonies métropolitaines dont les habitants sont pourtant qualifiés de «métis». La condition *mestiza* se définit essentiellement en négatif: cela revient le plus souvent à ne plus être indigène, à être sorti du système communautaire et de la cosmovision qui le porte. Être indigène, c'est inversement vivre encore en partie en dehors du temps et de l'espace de la civilisation marchande.

J'attendais, un soir, dans une gare des bus. La télévision, omniprésente dans les lieux publics, inondait la salle d'attente de ses couleurs criardes. Après une *telenovela* s'ouvrit une page de publicité. Je ne pus m'empêcher de demander à mes voisins, tous *morenos* – bruns –, comment il se faisait que la télévision ne montrait que des *güeros*, des visages pâles, alors que le Mexique était majoritairement *moreno*. Mes voisins, un peu embarrassés et sans doute surpris qu'un *güero* pose cette question, me répondirent qu'en fait dans le Nord du pays les gens étaient comme ça. Mais bien que le Nord soit effectivement beaucoup moins indigène que le centre et le Sud, les visages *morenos* y sont aussi majoritaires, notamment dans les zones industrielles – il faut aller dans les beaux quartiers des grandes métropoles pour voir dominer les visages pâles. L'ambiguïté de cette réponse traduit la zone d'incertitude dans laquelle évolue toute une partie du Mexique, tiraillée entre deux pays dont l'un écrase l'autre.

Le racisme au Mexique augmente en proportion exacte de l'adhésion au modèle occidental, indéfiniment poursuivie dans

1. La grande grève des ouvriers agricoles en Baja California, en 2015, pour la plupart Mixtèques, témoigne de cette prolétarianisation et des luttes qu'elle engendre.

la course haletante imposée par l'esclavage salarié. Aux prétendus métis le Mexique imaginaire fait croire qu'ils accéderont, chacun individuellement, avec beaucoup d'abnégation et de sueur, à la prospérité occidentale – beaucoup finissent par comprendre que celle-ci n'est pas une sphère stable mais une échelle sans fin qu'ils ne cesseront d'escalader toute leur vie durant. C'est que le Mexique imaginaire fait miroiter l'espoir d'accéder à des marchandises dont la possession et l'exhibition sont obligatoires si l'on veut être reconnu socialement – alors que dans les mondes indigènes, la reconnaissance s'obtient au service de la communauté, à travers un don de soi non quantifiable en argent.

L'indigène en *huaraches*, ces sandales traditionnelles, représente donc la pauvreté dans le spectacle du Mexique imaginaire, et manifeste par sa seule existence l'impossibilité de faire du pays un décalque parfait des États-Unis ou de l'Europe occidentale. Son altérité ne provoque alors pas seulement du mépris, mais de la colère. Il est coupable de retarder la marche du pays vers les lumières du progrès et du développement.

Ainsi un quidam à la peau *morena* mais qui circule en costard-cravate de bonne coupe, attaché-case à la main, n'a pas à craindre les regards hostiles. Il a fait ses preuves aux yeux du pays imaginaire, au contraire du *moreno* en jeans et tee-shirt usés avec le classique sac à dos sur les épaules qui sent le pays profond. Les flics, souvent eux-mêmes d'origine indigène et d'autant plus racistes qu'ils en ont honte, donneront du *señor* au premier, du *pinche naco* au second et si l'occasion s'y prête lui extorqueront le peu de monnaie qu'il a sur lui, certains que nul n'ira prêter l'oreille à la plainte d'un *indio*.

Si l'indigène, qui partout dans le pays est désormais aux avant-postes de la rébellion, par le simple fait de défendre ses droits proclame sa dignité, le métis se trouve dans la situation inconfortable d'avoir sans cesse à prouver qu'il n'est pas un résidu indigène mais un Mexicain moderne. L'insulte courante dans la capitale, *naco*, désigne avant tout cet individu déraciné et mal occidentalisé, condamné à rêver du Mexique imaginaire et qui ne sortira jamais de l'infériorité à laquelle le voue une société hiérarchique où les mœurs et les goûts sont modelés par le pouvoir d'achat. Le *naco*, c'est le métis qui ressemble encore à un indigène.

Les mondes indigènes refoulés dans les limbes ne cessent pourtant d'irradier et *Mexique profond* examine les nuances et les subtilités de ce pays schizophrénique, tout ce qui renvoie à

chaque instant au Mexique profond, dans les rituels, l'habillement, les fêtes, la cuisine, les alcools, et jusque dans le vocabulaire en vigueur chez les Mexicains métis.. Bonfil Batalla montre que le Mexique imaginaire ne conserve ces éléments devenus disparates qu'en occultant leur origine indigène ou, inversement, en la valorisant comme témoignage d'un passé révolu.

Il est donc parfaitement cohérent que Bonfil Batalla récuse l'indigénisme, cette approche paternaliste des mondes indigènes qui prétendait «sauver l'indigène de lui-même». Créé en 1948, l'Instituto Nacional Indigenista fut l'instrument de cette domination subtile. Pendant ce temps, l'expropriation et l'exploitation des peuples indigènes se poursuivaient, condamnant leurs mondes à toujours plus de précarité. Bonfil Batalla fait bien la différence entre l'indigénisme et une démarche ethnographique qui s'efforce de restituer la vérité des mondes indigènes. C'est dans cet esprit qu'il crée en 1982 le Musée national des cultures populaires, installé dans le quartier de Coyoacán, à Mexico D.F. Celui-ci n'accueille pas d'exposition permanente, mais une succession d'événements organisés autour d'une thématique précise, dans laquelle tous les aspects, plastiques, sonores, gustatifs de la sensibilité indigène sont sollicités. La première fut un hommage à la *milpa*, cette technique agricole ancestrale des peuples indigènes qui consiste à combiner plusieurs cultures dans le même jardin, maïs, courge, haricot, etc. Dans ces années-là, Bonfil Batalla défend la notion d'ethno-développement, qu'il oppose à l'idéologie du développement importée des pays occidentaux, et il conçoit le travail ethnographique dans cette perspective.

L'action de Bonfil Batalla atteint donc aux limites de l'activité anthropologique et *Mexique profond* résonne finalement comme un appel à l'action. L'auteur laisse la porte grande ouverte, il sait que d'autres ne manqueront pas de venir qui effectueront le passage «...en marge de l'activité politique imaginaire, imposée par ce Mexique irréel, dominant, mais sans racines, sans chair ni sang¹». Quand on connaît le rôle de collabos que jouent à présent au Mexique certains anthropologues, engagés comme consultants par les autorités lors de conflits avec des communautés indigènes en lutte, on mesure d'autant plus l'indépendance de Bonfil Batalla à l'égard des pouvoirs en place.

L'auteur conclut sur une précision : la question que pose cette défense du Mexique profond est bien celle de la civilisation, et

1. Préface à la seconde édition de *México profundo*, 1989, p.11.

il ne faudrait surtout pas l'envisager comme un objectif lointain qui transcenderait la réalité immédiate. «Les décisions que nous serons inévitablement amenés à prendre pour réorienter le pays relèveront d'un choix civilisationnel, elles transcenderont le débat politique immédiat qui n'ose pas dépasser les limites du projet occidental, celui du Mexique imaginaire», écrit-il en conclusion de son livre. Bonfil Batalla pose ainsi un plan de réflexion et d'action qui échappe à l'agenda institutionnel rythmé par ces ratifications spectaculaires de l'ordre établi que sont les consultations électorales. C'est au contraire dans l'action de tous les jours, invisible au Mexique imaginaire, que se trouve la clé de ce changement de civilisation.

La perspective qu'il esquisse est clairement celle de l'auto-détermination des peuples indigènes. Bonfil Batalla ne pouvait prévoir le développement des expériences d'auto-organisation indigènes qui allaient marquer les décennies suivantes, en particulier dans les États du Pacifique, Michoacán, Guerrero, Oaxaca et Chiapas. Il ne pouvait prévoir la constitution du Congrès national indigène. Mais il est permis de dire que Bonfil Batalla avait esquissé avec *Mexique profond* une feuille de route que sont venus remplir les écrits des activistes indigènes de la Sierra Norte de Oaxaca, Floriberto Díaz Gómez, Jaime Luna Martínez, ceux de Juan José Rendón, Benjamín Maldonado, Carlos Manzo, sans oublier Antonio García de León – et, d'une manière poétique, les discours sans fin du sous-commandant Marcos. Mort en 1991 dans un accident de voiture, Bonfil Batalla ne put voir ses hypothèses vérifiées dans le cycle de luttes indigènes qui s'ouvrit en 1994.

Durant les trois décennies écoulées depuis la première édition de ce livre, le pays a connu un enchaînement de *décisions* sans précédent au moyen desquelles les gouvernants ont voulu accélérer la course du Mexique imaginaire vers un improbable Eldorado ultra-libéral... On signa donc un traité de libre commerce qui, ouvrant le pays aux produits agricoles des États-Unis, n'a cessé de vider le Mexique profond en exilant les paysans ruinés, indigènes ou métis, vers les périphéries métropolitaines... On révisa la constitution en y introduisant des dispositions qui permettent de privatiser les terres communales et *ejidales*... On octroya à diverses entreprises transnationales des permis d'exploitation miniers qui recouvrent près de la moitié du territoire national... On laissa s'étendre les domaines de divers cartels de la drogue, parce qu'ils opèrent un contrôle territorial de nature

à désamorcer toute sédition, selon un scénario inauguré à la fin des années 1970 dans le Guerrero, et on prétendit ensuite combattre ces mêmes cartels en imposant au pays tout entier un état d'exception militaire selon un scénario inauguré dans les années 1990 en Colombie. En 2001, on fit semblant de ratifier les Accords de San Andrés, signés par le gouvernement fédéral et l'Armée zapatiste de libération nationale en 1996, en les vidant de tout contenu et notamment des articles relatifs au contrôle que les communautés indigènes exerceraient sur leur territoire, puis, une douzaine d'années après on fit passer une loi sur l'énergie qui légalise l'intervention militaire dans ce même territoire en cas d'opposition à un projet pétrolier, hydroélectrique ou éolien.

Aujourd'hui, le Mexique imaginaire est entré irréversiblement en crise. « Si loin de Dieu et si proche des États-Unis », dans ce champ de bataille la violence des narcotrafiquants, des paramilitaires, de l'armée et des services de police est devenue le paradigme de gouvernement. Le pays imaginaire s'est finalement réalisé sous la forme d'un cauchemar sanglant. Et les seules forces actuellement capables d'opposer au régime de la terreur une puissance politique en actes sont des communautés indigènes qui s'organisent pour défendre des territoires: les indigènes d'Ostula en 2009 et de Cherán Kéri en 2011, dans le Michoacán, qui ont inauguré l'autodéfense et l'autodétermination; les expériences de police et de justice communautaires du Sud du Guerrero, qui n'ont cessé de s'étendre depuis la fin des années 1990; toutes les communautés qui se déclarent désormais en *autogobierno*, du Morelos au Campeche en passant par le Veracruz; les indigènes de l'Isthme de Tehuantepec, en lutte contre les mégaprojets éoliens et miniers; les Yaquis du Sonora défendant leurs ressources hydriques, et tant d'autres. Toutes ces luttes ouvrent autant d'éclaircies dans lesquelles le Mexique profond se montre comme une utopie concrète.

Alèssi Dell'Umbria,
août 2017.

Alèssi Dell'Umbria a notamment publié *Échos du Mexique indien et rebelle* (Rue des Cascades, Paris 2010) ainsi que *La paranoïa et la terreur comme paradigmes de gouvernement* (Article 11, février 2011, <http://www.article11.info/?Mexique-La-paranoia-et-la-terreur>). Vivant à Oaxaca de 2010 à 2014, il a réalisé de 2012 à 2014 le documentaire *Istmeño, le vent de la révolte* (Tita Production), qui rend hommage aux peuples indigènes en lutte dans l'Isthme de Tehuantepec.

INTRODUCTION

Ce livre poursuit un double objectif. Il entend tout d'abord présenter une vision panoramique de l'ubiquité de la présence de l'indianité au Mexique. Que faut-il entendre par monde indien ? La persistance de la civilisation mésoaméricaine telle qu'elle s'incarne aujourd'hui dans des peuples singuliers (que nous appelons communément «groupes indigènes») mais qui s'exprime également, de diverses manières, dans d'autres ensembles majoritaires de la société nationale, forme avec les populations indigènes ce que j'appelle ici le Mexique profond. En s'appuyant sur la reconnaissance du Mexique profond, il s'agira d'avancer des arguments susceptibles de nous aider à mener une réflexion élargie que tous les Mexicains devraient mener : que signifie dans notre histoire, pour notre présent et surtout pour notre futur, la coexistence sur un même territoire de deux civilisations, la civilisation mésoaméricaine et la civilisation occidentale ?

Il pourrait paraître inopportun de réfléchir au problème de la civilisation dans la situation présente de notre pays, qui affronte différents problèmes (économiques, politiques, sociaux) exigeant une solution immédiate ; face à l'urgence des besoins actuels, quel peut être le sens d'une réflexion sur la civilisation ? Je pense pour ma part que cette réflexion a un sens, et un sens

très profond. Plus encore : je soutiens que les problèmes toujours plus nombreux qui nous accablent aujourd'hui ne seront compris que partiellement (et par conséquent, ne seront résolus dans le meilleur des cas que partiellement) si nous les dissociions du problème posé par la présence de deux civilisations. Parce que deux civilisations impliquent deux projets de civilisation, deux modèles de société et deux avenir possibles différents. Quelle que soit la décision que l'on prendra pour réorienter le pays, quelle que soit la voie que l'on décidera de suivre pour sortir de la crise, cela impliquera une préférence pour l'un de ces projets de civilisation au détriment de l'autre.

L'histoire récente du Mexique, celle des 500 dernières années, est l'histoire d'un affrontement permanent entre ceux qui prétendent intégrer le pays au projet de la civilisation occidentale et ceux qui résistent à ce projet par leur attachement à des modes de vie d'origine mésoaméricaine. Le premier projet s'est développé avec l'arrivée des envahisseurs européens, mais il ne fut pas abandonné à l'Indépendance : les nouveaux groupes qui prirent le pouvoir, les descendants des Espagnols puis les métis, ne renoncèrent jamais au projet occidental. Ils n'y renoncèrent pas – leurs différences et les luttes qui les divisent expriment simplement leurs divergences concernant la manière dont ce projet doit être mené à bien. L'adoption de ce modèle a donné naissance, au sein de la société mexicaine, à un pays minoritaire qui s'organise selon les normes, les aspirations et les propositions de la civilisation occidentale, qui ne sont pas partagées (ou qui le sont selon une autre perspective) par le reste de la population nationale. Je nomme « Mexique imaginaire » cette minorité qui incarne et promeut le projet dominant dans notre pays.

Les relations entre le Mexique profond et le Mexique imaginaire n'ont cessé d'être conflictuelles ces cinq derniers siècles. Le projet occidental du Mexique imaginaire n'a jamais pris en compte la civilisation mésoaméricaine ; il n'y a jamais eu de place pour une convergence des civilisations, dont l'amalgame progressif aurait pu donner naissance à un projet nouveau, distinct des deux projets originaux mais nourris de l'un comme de l'autre. Au contraire, les groupes qui représentent les projets de civilisation mésoaméricaine et occidentale n'ont cessé de s'affronter, parfois de manière violente, mais le plus souvent à travers les activités de leur vie quotidienne, qui mettent en pratique les principes profonds de leurs civilisations respectives.

Il ne s'agit pas d'un affrontement entre différents éléments culturels, mais entre les groupes sociaux qui portent, utilisent et développent ces éléments. Ces groupes participent de deux civilisations différentes, et s'ils n'ont cessé de s'affronter lors de ces 500 dernières années, c'est parce que l'origine coloniale de la société mexicaine a incité les groupes et les classes dominantes du pays à être également les acteurs et les promoteurs du projet occidental, les créateurs du Mexique imaginaire, alors même qu'à la base de la pyramide sociale résistaient les peuples incarnant la civilisation mésoaméricaine qui est au fondement du Mexique profond. L'association entre, d'un côté, le pouvoir et la civilisation occidentale et, de l'autre, la sujétion et la civilisation mésoaméricaine, n'est pas une coïncidence ; c'est la conséquence nécessaire d'une histoire coloniale dont les effets sont toujours présents dans la société mexicaine. Entre autres caractéristiques fondamentales de toute société coloniale, le groupe envahisseur, qui appartient à une culture différente des peuples sur lesquels il exerce sa domination, affirme idéologiquement sa supériorité dans tous les domaines de la vie, refusant par conséquent d'accorder une valeur à la culture du colonisé. La décolonisation du Mexique demeure inachevée ; en dépit de l'indépendance obtenue vis-à-vis de l'Espagne, la structure coloniale interne du pays n'a pas été éliminée car les groupes qui détiennent le pouvoir depuis 1821 n'ont jamais renoncé au projet de civilisation de l'Occident, ni dépassé la vision tronquée du pays consubstantielle au point de vue du colonisateur. Ainsi, les différents projets nationaux à partir desquels on a prétendu organiser la société mexicaine au cours des différentes périodes de son histoire postcoloniale se sont toujours inscrits exclusivement dans le cadre de la civilisation occidentale, sans que la moindre place soit accordée au Mexique profond, considéré uniquement comme un symbole d'arriération et un obstacle à surmonter.

Le Mexique profond, pour sa part, résiste en adoptant des stratégies différentes selon les types de dominations auxquels il est soumis. Ce n'est pas un monde passif, statique, mais au contraire un monde vivant dans une tension permanente. Les peuples du Mexique profond créent et recréent en permanence leur culture, ils l'adaptent aux pressions qu'ils subissent, renforcent les éléments singuliers de cette culture, s'approprient des éléments culturels étrangers pour les mettre à profit, réitèrent de façon cyclique les actes collectifs qui leur permettent d'exprimer

et de renouveler leur identité; ils se taisent ou se révoltent, suivant une stratégie affinée par des siècles de résistance.

Aujourd'hui, au moment où le projet du Mexique imaginaire se fissure et prend l'eau de toutes parts, il est devenu indispensable de repenser le pays et son projet. Il serait irresponsable et suicidaire de prétendre que nous pouvons trouver des solutions à la crise sans prendre en compte ce que nous sommes réellement, et ce dont nous disposons réellement pour nous en sortir. Nous ne pouvons plus fermer les yeux devant l'existence du Mexique profond; nous ne pouvons plus continuer à ignorer et à nier le potentiel que représente pour le pays la présence vivante de la civilisation mésoaméricaine. Nous ne devrions pas continuer à gaspiller notre énergie et nos ressources afin de substituer un projet fictif à la réalité de la majorité de la société mexicaine; au contraire, nous devrions créer les conditions pour que cette réalité se transforme à partir de sa propre potentialité, cette force créatrice qui n'a pas pu se propager dans tous les milieux, parce que la domination coloniale l'a rejetée et l'a condamnée à résister pour survivre.

De quoi voulons-nous parler au juste lorsque nous proposons de mener une réflexion sur le problème de la civilisation au Mexique? De la nécessité de former un nouveau projet de nation qui prenne réellement en compte tous les éléments du patrimoine dont nous avons hérité en tant que Mexicains; non seulement les ressources naturelles mais aussi les différentes manières de les comprendre et d'en tirer profit grâce aux connaissances et aux techniques que les divers peuples qui forment la nation nous ont laissé en héritage; non seulement la force de travail de millions de compatriotes mais aussi les formes d'organisation de la production et de la consommation qui persistent au sein du Mexique profond, et qui ont rendu possible sa survie – non seulement les connaissances appartenant à la tradition occidentale qui se sont laborieusement accumulées (bien plus que développées) au Mexique mais aussi le riche éventail des connaissances que nous a légué l'expérience millénaire du Mexique profond. En fin de compte, il nous faut trouver des moyens pour que s'épanouisse l'énorme potentiel culturel de la civilisation refoulée du Mexique, parce que c'est avec cette civilisation et non contre elle que nous pourrions construire un véritable projet national capable de supplanter une fois pour toutes le projet du Mexique imaginaire, qui apporte aujourd'hui les preuves définitives de son inadéquation.

Le présent ouvrage est organisé en trois parties. Dans la première, j'essaie de proposer un panorama de la présence de la civilisation mésoaméricaine dans le Mexique d'aujourd'hui. Une présence perceptible dans les paysages, les noms et les visages dans les moindres recoins du pays. Pour donner à cette présence la profondeur historique qui lui revient, je retrace l'histoire de la naissance et du développement de la civilisation mésoaméricaine jusqu'au moment de l'invasion européenne – la plupart des éléments dont nous disposons, qui seront indispensables pour le futur de notre pays, héritent d'une histoire millénaire. Puis je propose une description concise et synthétique de la civilisation mésoaméricaine telle qu'elle vit aujourd'hui dans la culture des peuples indiens – il s'agit d'un effort pour construire une image unitaire, par-delà les particularités qui expriment la singularité de chaque culture concrète. En même temps, j'essaie de montrer la cohérence interne des cultures d'origine mésoaméricaine. Cette cohérence est due au fait que les peuples appartenant à ces cultures conservent une cosmovision où sont implicitement présentes les valeurs les plus profondes de la civilisation mésoaméricaine, celles qui s'inscrivent dans la matrice culturelle qui donne sens à tous leurs actes.

Puis je m'interroge sur la présence de la civilisation américaine dans d'autres groupes de la société mexicaine qui ne se reconnaissent pas eux-mêmes comme indiens. J'attire l'attention sur la *désindianisation*, c'est-à-dire la perte de l'identité collective originelle qui a fait suite au processus de domination coloniale. Le changement d'identité n'implique cependant pas nécessairement la perte de la culture indienne, comme le montre la réalité des communautés paysannes traditionnelles qui se définissent comme métisses. Même dans les villes, bastion historique du pouvoir colonisateur, il est possible de trouver la présence de la culture indienne, qui se manifeste sous différentes formes, certaines résultant de processus anciens (l'existence de quartiers indiens), d'autres résultant de phénomènes sociaux plus récents (l'immigration des campagnes vers les villes).

La première partie s'achève par un bref aperçu des autres secteurs de la société mexicaine, ceux qui incarnent le Mexique imaginaire et le projet de civilisation occidental qu'il promeut. Il s'agit de présenter certains traits caractéristiques de la culture de ces groupes, particulièrement ceux qui révèlent sa relation conflictuelle avec le Mexique profond, mais nous n'insisterons pas trop sur le Mexique imaginaire car le but de ce livre est avant

tout de mettre en lumière la face cachée de la grande masse de la population dont la vie est organisée autour d'une matrice culturelle mésoaméricaine.

L'image du Mexique que l'on obtient grâce à cette présentation schématique est celle d'un pays hétérogène et pluriel, composé d'une grande variété de cultures qui ne forme pas une séquence continue; il ne s'agit donc pas de sociétés présentant différents degrés de développement sur une échelle commune; ce qui ressort au contraire clairement, c'est la division entre des formes culturelles qui correspondent à des civilisations différentes, qui n'ont jamais fusionné mais n'ont cessé de s'interpénétrer. Les liens entre ces deux univers culturels correspondent à une situation de domination au sein de laquelle le Mexique imaginaire cherche à soumettre le reste de la population à son projet. Voilà le dilemme auquel la société mexicaine se trouve confrontée, qui nous permet d'introduire la seconde partie du livre.

Il s'agit désormais de comprendre comment nous en sommes arrivés à la situation présente, quelles sont les grandes lignes du processus historique qui a conduit la société mexicaine à rejeter sa propre substance et à engager à plusieurs reprises un processus de substitution et non de développement. Je n'entends pas faire un résumé linéaire de l'histoire des cinq derniers siècles; je cherche simplement à faire ressortir des tendances et des moments clefs qui nous aident à expliquer la persistance d'un projet extérieur, colonial, qui s'est transformé mais qui n'a pas fondamentalement changé depuis les premiers jours de l'Indépendance jusqu'à notre époque. Ce récit sélectif de l'histoire nous permet par ailleurs de comprendre les différentes façons dont les peuples d'origine mésoaméricaine et leurs cultures ont été agressés, dans le but séculaire de les soumettre à l'ordre imposé par les groupes dominants successifs.

En conclusion de ce chapitre, j'expose brièvement la réponse du Mexique profond face à la domination coloniale. Les formes de résistance ont été très variées, depuis la défense armée et la rébellion jusqu'à l'attachement, conservateur en apparence, aux pratiques traditionnelles. J'ai essayé de montrer que toutes ces formes de résistance sont finalement différents aspects d'une même lutte, permanente et tenace: la lutte des peuples, individuellement et collectivement, pour continuer à être eux-mêmes; leur volonté de ne pas renoncer à être les acteurs de leur propre histoire.

La dernière partie est destinée à proposer une réflexion sur la situation actuelle et le futur du Mexique, en s'appuyant sur ce qui

a été exposé dans les chapitres antérieurs. J'essaie de présenter deux des aspects du pays dont nous héritons: l'effondrement du modèle de développement dominant, ses conséquences désastreuses et le danger imminent qu'impliquerait la volonté de le remettre une nouvelle fois au goût du jour; et l'autre face de la médaille, ce dont nous disposons réellement et avec quoi il nous faudra construire notre véritable futur. J'envisage à partir de ces considérations les options possibles pour construire un nouveau projet national, qui doit s'inscrire dans un projet de civilisation prenant explicitement en compte notre réalité au lieu de l'occulte. Ce sont les esquisses d'un débat incontournable et urgent, à l'intérieur duquel il est avant tout nécessaire que la question de la démocratie soit posée. Pas la démocratie formelle, docile et maladroitement calquée sur le modèle occidental, mais la démocratie réelle, qui doit s'inspirer de notre histoire et prendre en compte la richesse et la diversité de la société mexicaine.

LA TERRE D'UNE CIVILISATION MILLÉNAIRE

Commençons par rappeler une donnée fondamentale: c'est sur le territoire actuel du Mexique que l'une des rares civilisations originales qu'ait créées l'humanité au cours de son histoire, la civilisation mésoaméricaine, est apparue et s'est développée. C'est elle qui est à l'origine du caractère indien du Mexique. Elle est à l'origine, à la racine de ce pays.

N'importe quel chercheur possède une certaine connaissance du monde précolonial. Les grands monuments archéologiques font office de symbole national. Il existe un sentiment de fierté diffus à l'égard de ce passé dont on est prêt à reconnaître l'éclat, mais qui est vécu comme une chose morte, simple affaire de spécialistes ou aimant irrésistible destiné à attirer les touristes. Et surtout, l'on s'enorgueillit de ce passé comme s'il s'agissait d'une réalité étrangère, certes survenue au même endroit où nous, Mexicains, vivons aujourd'hui encore, mais sans qu'il n'en subsiste la moindre trace dans notre présent. La seule relation tient au fait qu'*eux et nous* avons occupé un même territoire à différentes époques. Mais aucun lien historique, aucune continuité n'est reconnue. On considère que cette civilisation est morte – assassinée selon les uns, rédimée selon les autres – au moment de l'invasion européenne. Il n'en resterait que des ruines, en pierre pour certaines, vivantes pour d'autres. Nous acceptons et avons recours à ce passé comme passé *du territoire*, mais jamais véritablement comme *notre* passé car il ne peut s'agir que de celui des Indiens et du monde indien. Nous marquons ainsi la rupture et la soulignons avec une supériorité révélatrice et inquiétante. Mais ce renoncement, cette négation du passé correspondent-ils réellement à une rupture historique absolue et irrémédiable? La civilisation indienne est-elle morte?

N'en subsiste-t-il que des fossiles condamnés à disparaître, voici déjà cinq siècles, parce qu'ils n'ont ni présent ni futur? Il est indispensable de repenser la réponse que nous souhaitons apporter à ces questions, car bien d'autres questions et d'autres réponses pressantes concernant le Mexique contemporain et celui que nous voulons construire en dépendent.

La formation d'une civilisation

Au cours des millénaires, notre territoire, comme celui de presque tous les pays du monde, a été témoin du passage, de l'apparition et de la disparition d'un grand nombre de sociétés particulières que nous pouvons appeler, en termes génériques, des *peuples*. Mais à la différence de ce qui s'est passé dans d'autres régions, il y a ici une continuité culturelle qui a été propice à l'avènement et au développement d'une civilisation singulière.

Selon les informations dont nous disposons, cela fait au moins 30 000 ans que l'homme habite les terres qui composent aujourd'hui le Mexique. Les premiers groupes se consacraient à la chasse et la cueillette de la faune et de la flore sauvages. Il semble que certains de ces groupes se soient dédiés à la chasse de grandes espèces disparues, comme le mammoth, le mastodonte, le chameau et le cheval, tandis que d'autres, probablement à cause des conditions du milieu au sein duquel ils vivaient, chassaient ou pêchaient des espèces de moindre taille et dépendaient davantage de la cueillette. La mégafaune disparut du territoire mexicain environ 7 000 ans avant notre ère, sans doute en raison de changements climatiques qui l'empêchèrent de survivre. Les archéologues n'ont retrouvé que peu de traces des bandes qui peuplaient alors le pays – des restes fossiles, des ustensiles en pierre et quelques armes directement associées aux grands animaux qu'elles chassaient. Nomades, ces groupes avaient besoin d'un vaste territoire pour assurer leur subsistance. Ils vivaient dans des grottes et des abris temporaires qu'ils abandonnaient peu de temps après les avoir occupés.

La diminution de la faune et la dépendance accrue à la cueillette contribuèrent probablement à déclencher un processus fondamental: la domestication et la culture de plantes qui s'en suivit. L'apparition de la civilisation mésoaméricaine est une conséquence de l'invention de l'agriculture. Ce fut un long processus et non une transformation instantanée. L'agriculture mexicaine est née dans les bassins et les vallées semi-arides du centre du pays, entre 7 500 et 5 000 ans avant notre ère. C'est à

cette période que commence le processus de domestication du haricot, de la courgette, de l'amarante, du piment, de la tomate, de la courge, de l'avocat et, bien sûr, du maïs. La culture du maïs représente la principale réussite de la civilisation mésoaméricaine et elle en est encore aujourd'hui indissociable. Sa domestication produisit le changement morphologique le plus important jamais observé sur une plante cultivée. Et aucune autre plante cultivée d'importance n'a su s'adapter à une telle diversité de climats et d'altitudes. Rappelons que le maïs ne survit que grâce à l'intervention de l'homme, car l'épi ne dispose d'aucun mécanisme pour disperser ses graines de façon naturelle. À proprement parler, il s'agit d'une créature de l'homme. De l'homme mésoaméricain. Et ce dernier est lui-même l'homme du maïs, comme le relate avec poésie le *Popol Vuh*, le « Livre des Événements » des Mayas quichés :

C'est ainsi qu'ils découvrirent la nourriture qui devait composer la chair de l'homme. Celle-ci fut son sang; c'est avec elle qu'on fit le sang de l'homme. Ainsi donc, le maïs entra dans la formation de l'homme par œuvre des Géniteurs [...] Les Géniteurs, Tepeu et Gucumatz, entrèrent en conseil au sujet de la création et de la formation de notre première mère et notre premier père. De maïs jaune et de maïs blanc on façonna sa chair, avec la pâte de maïs on fabriqua les bras et les jambes de l'homme. La chair de nos pères naquit de la seule farine de maïs¹.

Ni le maïs ni même l'agriculture n'acquiescèrent immédiatement l'importance qui allait être la leur. Les inventeurs de l'agriculture continuèrent à se consacrer principalement à la cueillette et à la chasse, n'utilisant les produits cultivés qu'à titre de complément, bien qu'en proportion croissante. Jusqu'à l'an 3 000 avant notre ère, les habitants des petits villages qui ont été découverts près de Tehuacan ne consommaient que 20 % de plantes cultivées, le reste de leur alimentation provenant de la cueillette (50 %) et de la chasse (30 %). Ils menaient néanmoins déjà une vie sédentaire, cultivaient une variété croissante de plantes et élevaient même des chiens pour se nourrir. Entre 2 000 et 1 500 avant notre ère, le processus de sédentarisation atteint son apogée et les produits cultivés représentent la moitié du régime alimentaire. On

1. Popol Vuh, *Le livre des Indiens Mayas Quichés*, traduit par Valérie Faure, Albin Michel, Paris, 1991, p. 102.

a expliqué ce changement en soulignant que le rendement de maïs à l'hectare s'éleva à 200/250 kg, et que sa culture devint par conséquent plus rentable que la cueillette. C'est alors qu'apparaissent les villages d'habitat permanent où l'on fabrique également de la céramique, inventée aux alentours de l'an 2300 avant J.-C. L'on peut dire que cette époque (1500 avant J.-C.) marque la naissance de la civilisation mésoaméricaine. C'est à ce moment-là qu'apparaît dans les terres chaudes du Sud de Veracruz la culture olmèque, que l'on considère comme la culture mère de la civilisation mésoaméricaine.

Ce n'est pas ici le lieu de présenter un panorama – fut-il schématique – du développement de cette civilisation depuis ses origines jusqu'au début du XVI^e siècle. Il s'agit d'un processus complexe et varié, dont la connaissance s'enrichit constamment grâce aux découvertes archéologiques et historiques. Contentons-nous de signaler que les spécialistes ont établi une chronologie dont les différentes périodes correspondent *grosso modo* aux différentes régions mésoaméricaines. L'on distingue ainsi une période préclassique ou formative qui s'étend environ de l'an 2000 avant J.-C. à l'an 200 après J.-C. L'apogée de la culture olmèque se situe entre 800 et 200 avant J.-C. C'est probablement à cette période qu'apparaissent les premières inscriptions, que le premier calendrier, qui sera par la suite perfectionné par les différents peuples mésoaméricains, est établi, et que sont taillées les sculptures monumentales dont la qualité technique et la beauté nous étonnent aujourd'hui encore.

L'influence de la culture mère connaît de nombreuses ramifications. Au nord de Veracruz se développe la culture dite de «Remojadas», dont la tradition se perpétuera ensuite chez les Totonèques. À Oaxaca, c'est le début de la culture zapotèque, tandis que dans la péninsule du Yucatán, manifestement là aussi sous l'influence olmèque, sont posées les premières fondations de ce qui sera la culture maya, dont les principales caractéristiques sont établies dès la fin de cette période. À la même époque se développe dans certaines régions des vallées centrales une agriculture intensive qui fait usage de terrasses artificielles, de canaux, de barrages et de chinampas¹. Ces innovations techniques semblent indissociables de l'apparition d'une forme d'organisation sociale inédite, que les archéologues nomment

1. Une chinampa est une surface cultivable qui se présente sous la forme d'un réseau de canaux et d'îles artificielles (*N.d.t.*).

«seigneurie théocratique». Les bases de la civilisation mésoaméricaine sont donc posées à la fin du préclassique, date à partir de laquelle les diverses cultures de cette civilisation vont acquérir les formes sous lesquelles nous les connaissons.

Le début de la période classique, vers 200 après J.-C., marque également la naissance de la culture de Teotihuacan, qui connut une forte expansion au cours des cinq siècles suivants, et dont l'influence continua à se faire sentir jusqu'à l'arrivée des Espagnols. Au moment de sa splendeur, Teotihuacan était peut-être la ville la plus peuplée du monde, grâce à l'agriculture intensive qui se pratiquait dans les vallées centrales du haut plateau et aux tributs qu'elle recevait des populations soumises à son hégémonie. Les vallées centrales acquièrent alors une importance qu'elles ont conservées jusqu'à ce jour, et devinrent l'axe politique et économique d'un vaste territoire qui s'étendit à certaines époques bien au-delà des frontières actuelles du Mexique.

Le pouvoir de coordination et de centralisation des vallées centrales reposait à l'origine sur une capacité à tirer profit au maximum des caractéristiques de l'environnement naturel, et ce grâce à l'usage de technologies agricoles mésoaméricaines et au développement de formes d'organisation sociale qui permettaient de contrôler une population nombreuse et dispersée. Une agriculture à haut rendement fut pratiquée en employant une main-d'œuvre relativement réduite, le tout en l'absence de roue, d'animaux de trait, d'outils métalliques et de charrue. Les lacs du bassin de Mexico furent mis à profit pour construire des chinampas, dont la productivité est très élevée. De grands travaux furent entrepris pour empêcher que de l'eau salée ne s'infilte dans les nappes d'eau douce. Les lacs eux-mêmes servirent de voies de communication, permettant de transporter facilement personnes et marchandises dans les différentes localités du bassin. Sur les versants des montagnes qui entourent la vallée, le terrain fut aménagé en terrasses et des canaux furent construits pour assurer une meilleure distribution de l'eau. En raison de leur position géographique, les vallées centrales devinrent le point de convergence de produits provenant de zones climatiques très variées sans pour autant être nécessairement très éloignées les unes des autres. Peu à peu, différentes niches écologiques furent reliées à travers l'échange commercial, parfois imposé par la force militaire ou par le pouvoir politique. Grâce à ces échanges permanents, l'une des traditions culturelles les plus importantes de la civilisation mésoaméricaine, celle du centre du Mexique,

n'allait cesser de se nourrir d'influences très variées, y compris en provenance de territoires outrepassant les limites septentrionales de la Mésoamérique, notamment à travers le contact avec des groupes de chasseurs-cueilleurs de l'Aridamérique, dont les incursions tantôt pacifiques et tantôt belliqueuses dans le Sud étaient fréquentes.

Mais le centre du Mexique ne fut pas le seul territoire à se développer culturellement à la faveur de ses nombreux contacts avec d'autres régions mésoaméricaines. En réalité, toutes les cultures mésoaméricaines entretenirent des relations entre elles, directement ou indirectement. La diaspora toltèque de la fin du x^e siècle de notre ère eut une influence notable dans des lieux très éloignés des villes de Tula, Teotihuacan ou Cholula, et elle donna lieu à des changements importants notamment dans l'aire maya, du Chiapas jusqu'au Honduras et au Yucatán. Les cultures locales des peuples situés à la périphérie des principaux centres de développement présentaient des caractéristiques fortement influencées par la culture des différents peuples dominants dans le voisinage duquel elles vivaient. C'est notamment le cas des Itza qui occupent Chichén jusqu'en 918 – ce sont en réalité des chontales originaires des côtes de Tabasco, qui possèdent une culture originale où l'on retrouve des influences mayas mais également des influences toltèques. La lente avancée culturelle des premiers millénaires s'accélère lorsque l'agriculture devient la principale activité économique, donnant naissance à des formes de vie collective qui, quelles que soient leurs spécificités respectives, présentent des caractéristiques communes à toute civilisation. Le contact répété et prolongé entre les cultures singulières qui apparaissent au cours de cette histoire, et entre les peuples qui créent et développent ces cultures – des peuples différenciés et autonomes dès cette époque – a permis de renforcer l'unité de la civilisation mésoaméricaine. Cette origine commune est reconnue dans les mythes et les traditions de différents peuples. En voici un exemple dans ce passage du Popol Vuh :

Aïe! Nous avons abandonné notre langue! Qu'avons-nous fait! Nous sommes perdus! Quand avons-nous été trompés? Unique était notre langue lorsque nous sommes arrivés à Tulan! Unique était la façon dont nous avons été créés et éduqués. Ce que nous avons fait n'est pas bien, dirent les tribus, sous les arbres et les lianes¹.

1. Popol Vuh, *op. cit.*, p. 108.

Paul Kirchhoff fut le premier à définir la Mésoamérique comme une région culturelle pourvue de limites et de caractéristiques précises. Pour ce faire, il prit en compte une centaine d'éléments culturels extrêmement divers, dont la moitié environ étaient présents exclusivement en Mésoamérique (c'est-à-dire dans une zone approximativement délimitée au Nord par une ligne allant du fleuve Panuco au fleuve Sinaloa en passant par la rivière Lerma, et au Sud par une ligne allant de l'embouchure du fleuve Motagua jusqu'au golfe de Nicoya en passant par le lac Nicaragua), tandis que les autres se retrouvaient dans l'une ou l'autre des aires culturelles qui composent l'Amérique. L'étude fondatrice de Kirchhoff faisait référence à la situation du temps de l'invasion européenne, et l'auteur lui-même pensait que de futures recherches révéleraient une fluctuation – particulièrement au Nord – des frontières de la Mésoamérique au cours des différentes époques marquant le long processus de son développement. Bien sûr, il ne suffit pas pour définir une civilisation de relever la présence ou l'absence de certains traits culturels, surtout lorsqu'ils sont aussi disparates et aussi variés dans leurs significations que « culture du maïs », « usage de poils de lapin pour décorer les tissus », « marchés spécialisés », « écriture hiéroglyphique », « chinampas » et « utilisation rituelle du chiffre 13 ». Si Kirchhoff relève ces différentes caractéristiques, il présente également d'autres données et propose d'autres pistes de réflexion. En s'appuyant sur la linguistique, il attire notamment notre attention sur l'existence de langues mésoaméricaines dont la distribution indique d'une part une présence très ancienne sur ce territoire, et d'autre part l'existence de contacts et de relations constantes entre les peuples qui parlaient ces langues à l'intérieur des limites de la région. « Tout cela démontre, remarque Kirchhoff, que la Mésoamérique est une région dont les habitants, qu'ils soient des immigrants très anciens ou arrivés récemment, ont été liés par une histoire commune, et qu'ils formaient une unité les opposant clairement aux autres tribus du continent. »

Il y a en effet une continuité entre l'invention de la culture du maïs par les bandes de chasseurs-cueilleurs qui vivaient dans les grottes de Tehuacan, il y a 7 000 ans et l'épanouissement de Teotihuacan au début du VII^e siècle de notre ère. De même, il existe jusqu'au moment de l'invasion européenne une relation indéniable entre le développement de la culture de Teotihuacan et celle des diverses cultures mésoaméricaines, et ce en dépit

du fait que les peuples porteurs de ces cultures aient parlé une grande variété de langues et se soient eux-mêmes identifiés sous différents noms. La civilisation mésoaméricaine n'est pas le produit de l'intrusion d'éléments culturels étrangers à la région, elle résulte au contraire d'une accumulation d'expériences locales et singulières. Voilà qui soulève une question qui ressurgira à intervalles réguliers au cours de cet ouvrage : comment articuler le lien fondamental qui unit les cultures indiennes aux conditions d'existence concrètes des peuples qui les incarnent, ce qui explique leur diversité, et l'unité qu'elles manifestent par-delà leurs différences, qui s'explique par leur appartenance à un même horizon civilisationnel ?

Il faut également souligner que presque tout le territoire habitable a été occupé à un moment ou à un autre de l'époque précoloniale. La civilisation mésoaméricaine se nourrit donc d'expériences issues d'une très grande variété de situations, ce qui s'explique non seulement par la diversité des niches écologiques où se déroulèrent les développements culturels locaux, mais également par les caractéristiques changeantes des peuples qui, en bien des cas, occupèrent successivement ces différentes niches. Ce n'est qu'à partir de l'invasion européenne et de l'instauration du régime colonial que le pays se convertit en une terre inconnue dont les secrets doivent être « découverts ». Le colonisateur ne tient pas compte de la connaissance profonde et ancestrale de l'Indien, de sa capacité à voir et à entendre cette terre, tout comme il méconnaît son expérience et sa mémoire.

Des contacts historiques eurent également lieu avec les peuples qui occupaient des territoires au nord de la frontière mésoaméricaine, dans ce que l'on appelle l'Aridamérique. Ce fut une frontière instable, fluctuante, et même si ces peuples ne provenaient pas de la souche culturelle mésoaméricaine, leur relation à la civilisation du sud fut constante sans pour autant être toujours violente. De fait, certains peuples mésoaméricains étaient à l'origine des chasseurs-cueilleurs du nord ayant migrés et s'étant assimilés à la culture agricole et urbaine de la Mésoamérique. Certains chercheurs ont soutenu que si Huitzilopochtli, le dieu tutélaire des Aztèques, se distingue des autres divinités du panthéon mésoaméricain, c'est précisément parce qu'il est apparu dans ce petit groupe nomade du nord qui, après une longue migration, finit par s'établir à Tenochtitlan pour devenir le peuple du soleil. La distinction entre la Mésoamérique et les peuples du nord, bien qu'elle soit

réelle et utile pour comprendre le Mexique précolonial, ne doit pas être comprise comme une barrière isolant deux mondes radicalement différents. Il faut plutôt y voir une limite variable de la zone tropicale au sein de laquelle les conditions climatiques, avant tout en raison de l'amplitude des précipitations pluviales, permettait à une civilisation agricole de prospérer grâce aux technologies disponibles. Cela implique évidemment des différences dans de nombreux domaines de la vie culturelle, mais en aucun cas l'isolement ou l'absence de relation culturelle. L'expérience des chasseurs-cueilleurs du nord n'est pas étrangère à la civilisation mésoaméricaine.

La configuration actuelle du Mexique (sa différenciation régionale ; les contrastes entre nord et sud, entre le haut plateau et les côtes ; la prééminence des hautes vallées centrales) s'explique évidemment en partie par une incroyable diversité géographique. Mais elle est avant tout le fruit d'une histoire culturelle millénaire, dont l'empreinte profonde n'a pas été effacée par les changements des 500 dernières années. Il ne s'agit pas de contester l'importance de ces changements, mais simplement de souligner que les transformations survenues ne résultent pas exclusivement de processus déclenchés par l'invasion européenne, comme si ces processus s'étaient implantés dans un vide culturel. Ils sont au contraire toujours le produit de l'action de ces forces neuves sur des groupes humains qui possèdent un héritage culturel élaboré en ces mêmes lieux pendant plusieurs siècles, ce qui leur permet à leur tour de réagir à ces changements de manière toujours singulière.

Ce qu'il faut souligner avant tout, c'est que la présence millénaire de l'homme sur le territoire actuel du Mexique a *donné naissance à une civilisation*, un fait dont les implications sont d'une importance considérable. D'une part, cela signifie que les cultures qui existèrent dans le passé précolonial, tout comme celles qui en perpétuent aujourd'hui encore l'héritage sous une forme transformée, possèdent une origine commune et sont le fruit d'un processus civilisationnel unique leur octroyant une unité qui transcende toutes leurs différences et leurs singularités. D'autre part, en parlant de civilisation, l'on fait référence à un niveau de développement culturel (au sens le plus large et englobant du terme) suffisamment élevé et complexe pour qu'il puisse servir de base commune et orienter les projets historiques de tous les peuples appartenant à cette civilisation. Il ne s'agit donc pas d'un simple agrégat de traits culturels isolés

et plus ou moins nombreux, mais d'un projet de vie qui donne sens aux actes de l'homme, lui confère une place spécifique dans la nature et l'univers, assure la cohérence de ses buts et de ses valeurs, et lui permet de changer sans cesse au gré des aléas de l'histoire en renouvelant le sens profond de sa civilisation sans jamais le dénaturer. Il s'agit en quelque sorte d'un cadre de référence, stable et permanent sans pour autant être immuable, au sein duquel différentes cultures s'inscrivent, et qui permet de comprendre leurs différentes histoires. Une civilisation, voilà ni plus ni moins ce qu'ont créé et ce que nous ont légué des centaines de générations successives qui travaillèrent, pensèrent et rêvèrent sur cette terre pendant des millénaires.

Les témoignages de ce long processus civilisationnel sont partout présents autour de nous. Nous sommes sans cesse confrontés à un vestige matériel, une manière de sentir ou de faire certaines choses, un nom, un aliment, un visage qui nous rappellent la continuité dynamique dans laquelle s'inscrit ce qui s'est créé ici au fil des siècles. Ces objets, ces êtres et ces choses ne sont pas muets, mais nous persistons obstinément à ne pas les écouter.

La nature humanisée

Il n'existe quasiment pas de paysage vierge au Mexique. On y retrouve toujours les traces des activités humaines, du passage ancestral de l'homme sur ces terres – des milliers d'anciens sites d'habitation désormais abandonnés, depuis les imposantes ruines des grandes villes jusqu'aux vestiges plus discrets de petits villages ensevelis sous des monticules qui semblent naturels. De nombreuses localités du Mexique contemporain ont été habitées sans discontinuer depuis une époque largement antérieure à l'invasion européenne. On peut également observer d'anciens canaux qui ne sont plus utilisés, des chinampas dont certaines sont encore utilisées pour l'agriculture tandis que d'autres ont été transformées en attractions touristiques. Dans les régions montagneuses du centre et du sud du pays, au lever ou au coucher du soleil, l'on peut voir les lignes tracées par les terrasses qui permettaient de cultiver des versants abrupts, et il est possible, sans effort démesuré, de parcourir d'importants tronçons des chemins que parcouraient les Mayas il y a mille ans de cela. Il existe des ouvrages hydrauliques d'une ampleur surprenante, comme le système d'irrigation de Tezcutzingo, près de Texcoco; des centaines de grottes et de sources portent les marques de rituels ancestraux, dont certains sont encore régulièrement

pratiqués; des restes de poteries, des couteaux d'obsidienne, des fragments de figurines en pierre ou en terre cuite, dispersés aux quatre coins du pays, témoignent de la relation qu'entretient l'homme avec cette nature depuis des temps reculés. Cette activité incessante a transformé notre paysage, parfois de façon spectaculaire, mais plus souvent d'une façon subtile, lente et néanmoins constante.

La transformation de la nature inclut la création d'espaces adaptés au développement de la vie humaine. Dans une grande partie des terres cultivées, la végétation originelle a été éliminée voici plus de mille ans. Patiemment, de génération en génération, les agriculteurs ont contribué à adoucir les contours du terrain pour faciliter les travaux agricoles. Les fines cannes de maïs, une plante inventée par l'homme sur ces terres, ont peu à peu envahi le paysage, des régions côtières jusqu'à plus de 3000 mètres d'altitude. Le maïs quadrille une grande partie du territoire mexicain depuis de nombreux siècles. Une observation un tant soit peu attentive permet de constater l'adaptation mutuelle de l'homme et du maïs dans n'importe quelle communauté paysanne d'origine mésoaméricaine. Prenons l'exemple de la distribution des maisons. Qu'elles soient concentrées, comme c'est souvent le cas, dans des petits villages où les propriétés contiguës sont alignées dans des rues en lignes droite ou le long de sentiers sinueux, ou qu'elles soient isolées et dispersées au milieu des champs, leur disposition témoigne des exigences locales de la culture du maïs, variables selon la physionomie et le relief du terrain, le climat et le système d'arrosage. L'agencement intérieur des maisons elles-mêmes révèle l'importance centrale du maïs, car l'on y trouve toujours une pièce pour stocker les épis. La forme des maisons et la manière dont elles sont construites changent d'une région à l'autre en fonction des matériaux disponibles, des exigences du climat, de la variété d'animaux nuisibles. Il y aura également un espace pour égrainer le maïs, tâche quotidienne qui engage tous les membres de la famille et offre une bonne occasion de resserrer les liens domestiques. En un point central du foyer, on retrouvera la plaque chauffée au feu de bois et le metate¹ qui permettent de préparer les tortillas², l'indispensable aliment de base. C'est un lieu de la maison où les femmes passent beaucoup

1. Ensemble constitué par un mortier en pierre plate et une pierre cylindrique avec laquelle le maïs est écrasé (*N.d.t.*).

2. Très fine galette de maïs (*N.d.t.*).

de temps avant même le lever du soleil et où la famille se réunit pour manger, bavarder et discuter des travaux et des jours. Des grandes lignes qui ont façonné le territoire et lui ont donné les formes qui aujourd'hui encore caractérisent les différentes régions du pays jusqu'aux détails intérieurs des maisons d'habitation, tout l'espace témoigne en dernière instance de la relation déterminante qui s'est établie avec le maïs au fil des siècles et des millénaires.

En même temps que le maïs, et sans jamais cesser de lui accorder une place centrale, la civilisation mésoaméricaine a domestiqué de nombreuses autres plantes utiles pour les cultiver. Aujourd'hui encore, les haricots, les courges, les piments et d'autres produits qui font partie du régime alimentaire quotidien s'intercalent dans la *milpa*¹ au milieu des plants de maïs. L'agave est caractéristique du paysage des hautes terres, où il est utilisé pour délimiter des parcelles et pour ralentir l'érosion des versants. Par ailleurs, ses multiples usages ont conduit le père Acosta à le désigner comme « l'arbre des merveilles, tant les usages de cette plante sont innombrables ». Il est régulièrement accompagné par le figuier de barbarie, ce qui accentue un peu plus la rudesse de l'horizon. Partout dans le pays, la culture de plantes dont l'ancienneté au service de l'homme remonte sans doute déjà à plusieurs milliers d'années se poursuit. La liste est impressionnante – elle comprend des produits dont la consommation s'est généralisée dans de nombreuses parties du monde, comme la tomate, le cacao, le tabac, l'avocat et le coton, ainsi que des plantes qui eurent une grande importance mais dont la culture et l'usage sont tombés en désuétude ou ne subsistent plus que dans quelques infimes parties du territoire, comme l'amarante. Que l'on parcoure les terres humides du tropique, les vallées de l'altiplano, les terres semidésertiques du nord ou la plaine calcaire de la péninsule du Yucatán, l'on est partout confronté à une végétation profondément transformée par la main et par l'intelligence de l'homme, un paysage réinventé à de nombreuses reprises. Même au plus profond des jungles et des forêts, la distribution et la densité plus ou moins forte de certaines essences résultent d'une action volontaire des hommes, qui, sans les cultiver, ont néanmoins protégé certaines espèces dont ils connaissent les usages bénéfiques depuis des siècles.

1. Le champ qui correspond à la technique agricole dite « des trois sœurs », qui réunit courge, maïs et haricot (*N.d.t.*).

Pour s'adapter à la présence de l'homme, la faune a également subi de nombreux changements. Certaines espèces domestiquées, comme les dindons et diverses races de chiens, survivent désormais grâce à leur association avec l'homme. Bien d'autres animaux arrivés avec les Européens s'incorporèrent facilement à la vie rurale car la civilisation mésoaméricaine disposait d'un espace culturel propice à leur appropriation. Enfin, des pratiques de chasse séculaires ont affecté la distribution naturelle des espèces ainsi que la taille de leurs populations.

L'exploitation millénaire de certains produits minéraux, comme le sel, l'argile, les carrières de sable et les mines, a également contribué à humaniser le paysage mexicain en le transformant et en l'aménageant selon les besoins de la vie humaine. De nombreux lieux de peuplement humain et de nombreuses routes encore en usage ont été créés pour obtenir du sel dans des régions où il n'y en avait pas. Voici plusieurs décennies déjà, Miguel Othon de Mendizabal a souligné la grande importance du commerce du sel à l'époque précoloniale.

L'environnement naturel du Mexique contemporain, les paysages que nous considérons tous comme des éléments incontournables de notre vie, la végétation qui passe le plus souvent inaperçue tant elle nous est familière, le relief, la forme singulière de l'occupation du territoire, les différentes façons dont les peuples du Mexique se relient à la nature, l'exploitent et la transforment quotidiennement, sont autant de caractéristiques résultant d'une interaction multimillénaire des hommes avec la nature. Si elle a connu des changements et si ceux-ci se sont accélérés aux temps modernes, cette interaction témoigne néanmoins d'une profonde continuité, symbole de notre appartenance à un processus de civilisation qui s'est développé ici, sur cette terre, avec cette nature. Il ne s'agit pas simplement d'occuper aujourd'hui le même territoire que celui où s'épanouit jadis une civilisation singulière. Actuellement, le problème de la relation à la nature et tout ce qu'elle implique est d'une importance centrale, et le futur du Mexique dépend en grande partie de la solution qui lui sera apporté. Les différents éléments de la civilisation mésoaméricaine auxquels nous avons recours pour établir une relation harmonieuse et positive avec la nature qui nous entoure révèlent une réalité bien plus complexe et bien plus riche qu'il ne semble de prime abord. Il ne s'agit pas simplement de faire appel à des technologies éparses et obsolètes dont la survie ne s'explique que par un sous-développement dont elles

seraient peut-être elles-mêmes la cause. La persistance de ces technologies est au contraire étroitement liée à un patrimoine de connaissances issu d'expériences accumulées et systématisées au cours des siècles, patrimoine lui-même indissociable d'une certaine vision du monde et de la nature, de systèmes de valeur profondément enracinés, de formes singulières d'organisation de la société et de la vie quotidienne. Autrement dit, elles font partie d'une culture vivante.

Nommer : créer

Ceux d'entre nous qui ne maîtrisent aucune langue indigène ont perdu la possibilité de comprendre une grande partie du sens de notre paysage ; nous mémorisons des noms de montagnes, de rivières, de villages et d'arbres, de grottes et d'accidents géographiques, mais nous n'en saisissons pas le sens. Pourtant, dans notre pays, toute la géographie porte un nom. Les toponymes des langues indiennes ont été largement adoptés dans la terminologie officielle, malgré les efforts successifs de la couronne espagnole et du Mexique républicain pour introduire de nouveaux noms afin d'assurer une postérité éternelle aux symboles du moment : saints et vierges, terres natales d'outre-mer, personnages illustres de diverses origines. Lorsque les envahisseurs essayèrent pour la première fois de prononcer les langues aborigènes, de nombreux noms furent déformés de façon grotesque. C'est ainsi que Churubusco se substitua à Huitzilopochco et Cuernavaca à Cuauhnahuac. En raison de la politique d'évangélisation, les noms originels d'un très grand nombre de localités furent conservés à titre de noms de famille de saints. Le Mexique républicain, dont la politique de modification de la nomenclature fut plus radicale mais moins étendue, remplaça complètement certains noms, dans la mesure où les personnages illustres, à la différence des saints, ont leur propre nom de famille. Malgré l'acharnement, depuis cinq siècles, à vouloir changer les noms de notre géographie, ceux-ci sont toujours là, résistant avec obstination et formant une réserve de connaissances et de témoignages qui ne seront à la portée des Mexicains que lorsque notre relation aux langues indigènes aura changé en profondeur.

Cette question, au fond, nous confronte au fait que nommer, c'est connaître, c'est créer. Tout ce qui porte un nom a un sens, ou, si l'on préfère, tout ce qui signifie quelque chose porte nécessairement un nom. Dans le cas des toponymes, leur richesse témoigne d'une remarquable connaissance de la géographie ;

nombre d'entre eux décrivent avec précision le lieu qu'ils nomment, tandis que d'autres font référence à l'abondance de certains éléments naturels qui caractérisent le lieu nommé. Mais notre géographie correspond aussi à une histoire, et certains toponymes en rendent compte. Ils nous renseignent parfois sur les activités pratiquées dans tel ou tel lieu ou sur les événements humains qui s'y sont déroulés. Souvent, même les propriétés foncières, les potagers et les champs de travail ont un nom propre, qui désigne soit une caractéristique du terrain, soit la direction où il mène, ou encore le domaine dont il fait partie. Dans certaines régions du pays, les toponymes se superposent en deux langues indigènes ou même davantage, témoignant ainsi d'occupations successives par des peuples parlant des langues différentes ou bien de la domination d'un groupe par un autre groupe de langue distincte, phénomène fréquent dans les zones d'expansion nahua. Cependant, dans ces cas, lorsque la population locale conserve sa langue originelle, elle utilise sa propre nomenclature et non celle qui lui a été imposée, quelle qu'en soit l'origine.

Il existe dans le parler commun des Mexicains, même de ceux qui ne parlent que l'espagnol, une grande quantité de termes d'origine indienne. Nombre de ces mots sont répandus et ont été adoptés non seulement en espagnol mais également dans d'autres langues, car ils désignent des produits originaires du Mexique. Mais c'est dans l'espagnol local de nombreuses régions, où des mots indiens sont utilisés pour désigner des choses qui portent des noms communs en espagnol, que le phénomène est le plus intéressant.

L'existence de cette vaste terminologie qui donne nom et sens à la nature qui nous entoure, qui la révèle et permet de la comprendre dans le contexte sémantique de douzaines de langues aborigènes, apporte la preuve indiscutable de l'appropriation ancestrale de cette nature par les peuples qui ont créé et préservé la civilisation mexicaine profonde. L'étude approfondie de ces vocabulaires, qui n'a encore quasiment jamais été menée, fournira des informations d'une grande importance sur les différents principes et codes que l'homme mésoaméricain a utilisé pour classer et comprendre la nature où il se trouve et à laquelle il appartient. D'ores et déjà, les recherches publiées nous donnent un aperçu de la richesse des connaissances qui donnent sens à ces noms. Une étude comparative des termes désignant les différentes parties de la plante du maïs, ainsi que ses variétés et les

étapes de son développement, a montré que certaines langues indigènes examinées possèdent une terminologie plus riche que celle de l'espagnol, ce qui révèle une classification plus détaillée, reposant sur une connaissance plus précise des caractéristiques botaniques du maïs. D'autre part, les terminologies botaniques de certaines langues mésoaméricaines qui ont été étudiées permettent pour la première fois de se faire une idée claire des principes sur lesquels repose cette classification. Ces principes, tout comme ceux que l'on découvre peu à peu dans les vocabulaires faisant référence au corps humain et à ses maladies, au règne animal, aux sols et à la voûte céleste, permettront de mieux rendre compte de la manière dont la civilisation mésoaméricaine se représente l'univers, ce qui permettra également de mieux comprendre la façon dont elle envisage la relation de l'homme avec la nature.

Il est important de souligner qu'il ne s'agit pas de nomenclatures mortes dont les vestiges seraient dépourvus de sens et de cohérence. Au contraire, dans la mesure où elles correspondent à des langues vivantes, elles conservent leur signification exacte au sein du champ sémantique qui leur a donné naissance et n'ont par conséquent rien perdu de leur pertinence en tant que systèmes linguistiques exprimant et condensant les connaissances de la civilisation mésoaméricaine. La continuité séculaire des noms attribués aux choses permet ainsi de canaliser les inévitables transformations du langage, qui sont elles-mêmes une réaction au changement incessant de la réalité. Les noms sont en quelque sorte des points de référence solides permettant d'éviter que les changements linguistiques ne produisent une rupture dans les schémas de pensée fondamentaux à l'aide desquels il a été possible de comprendre le monde et de s'y orienter.

La négation du visage

Si la nature, ses transformations et les noms qui lui ont été attribués témoignent de la présence d'une civilisation millénaire, que dire des hommes et de leurs visages? Précisons d'emblée que la continuité génétique et le fait que l'immense majorité des Mexicains possèdent des traits physiologiques trahissant de manière criante leur ascendance indienne, ne sont pas en eux-mêmes une preuve suffisante de la continuité de la civilisation mésoaméricaine. L'on n'hérite pas d'une culture comme l'on hérite d'une couleur de peau ou de la forme d'un nez – il s'agit de processus d'ordres différents, l'un étant social et l'autre

biologique. Mais ces phénomènes ne sont pas non plus dépourvus de tout rapport. Si l'on observe objectivement la présence de certains traits physiologiques dans la population mexicaine, par exemple la couleur de la peau, il faut néanmoins souligner qu'ils ne sont pas distribués de façon homogène et préciser que les peaux les plus claires se retrouvent plus fréquemment dans certains groupes sociaux que dans le reste de la population. Les processus de reproduction biologique qui ont donné lieu à cette distribution singulière des traits obéissent en dernière instance à des facteurs sociaux et culturels qui font partie de notre histoire et même de notre présent. Cette situation mérite d'être examinée de façon plus approfondie.

Il est courant d'affirmer que le Mexique est un pays métis, tant au niveau culturel qu'au niveau biologique. D'un point de vue physiologique, le métissage est effectivement observable dans de vastes pans de la population, bien que son intensité soit variable, et même si dans de nombreux groupes la présence de traits indigènes est prédominante. Cette situation est attribuable avant tout à l'ampleur initiale de la population indienne, largement supérieure aux contingents européens ou africains qui ont pris part au métissage. Rappelons que l'on a estimé à 25 millions d'habitants la population du Mexique au moment de l'invasion européenne, et bien que ce nombre se soit brusquement réduit pendant les premières décennies du régime colonial, à tel point qu'il fallut attendre le ^{xx}e siècle pour que la population du pays atteigne à nouveau les 25 millions d'habitants, il est évident que l'apport génétique indien constitue l'élément fondamental de la physiologie de la population mexicaine. Au-delà de cette réalité indéniable, la prédominance de traits indiens dans les couches majoritaires de la population et leur présence beaucoup plus restreinte dans certains groupes des classes dominantes montre que le métissage n'a pas eu lieu de façon uniforme et que nous sommes bien loin de la démocratie raciale que l'on proclame si souvent à grand bruit. Ces différences découlent d'un fait historique qui tisse la toile de fond de notre réalité depuis quasiment cinq siècles: l'instauration d'une société coloniale dont la nature était d'imposer nécessairement une différenciation entre les peuples soumis et la société dominante. Cette distinction était indispensable et impliquait également une opposition raciale, car au niveau idéologique l'ordre colonial repose sur l'affirmation de la supériorité, dans tous les domaines, de la société dominante sur les peuples colonisés, ce qui recouvre évidemment la supériorité de la race.